

voit en eux les parfaits égaux des coopérants. Cela, malheureusement, ne suffit pas. Vivre quelques années au Rwanda ne suffit pas non plus à produire l'équivalent d'un Gil Courtemanche. L'auteur, qui entremêle les intrigues amoureuses et le sort d'un pays ravagé par le génocide, ne parvient ni à donner vie à ses personnages ni à offrir une quelconque intuition nouvelle à propos du fléau raciste. Il n'est pas dit, cependant, qu'il faille renoncer ; le recul peut produire la décantation qui manque présentement.

## De la réticence à la colère

À l'évaluer selon son curriculum, Pascal Boniface devrait user de la langue feutrée qu'affectionnent les diplomates dans *La France contre l'Empire*<sup>22</sup>. Il appartient, en effet, au Comité consultatif de Kofi Annan et dirige l'Institut de relations internationales et stratégiques, tous carrefours où l'on sous-entend plus qu'on ne dit. L'auteur aime pourtant la clarté. Son bouquin précédent s'intitulait *Est-il permis de critiquer Israël ?*, tandis que celui-ci, n'en déplaise à toutes les Madeleine Albright, réfère explicitement aux États-Unis comme à l'Empire. La clarté y gagne, mais pas nécessairement la force de l'argumentaire. S'il réfère à l'Empire, Pascal Boniface prétend néanmoins que « le monde unipolaire n'existe pas ». À ses yeux, « la guerre d'Irak en a fourni la preuve ». Comme s'il suffisait de la dissension de la France pour que s'accrédite un deuxième pôle ou pour que l'Empire renonce à ses agressions. Certes, la France a empêché le Conseil de sécurité de croupir dans son usuelle docilité, mais l'agression contre l'Irak a quand même été commise et le monde entier, France comprise, succombe encore à l'obsession sécuritaire entre-

tenue par l'Empire. L'auteur n'arrache pas non plus l'adhésion quand sa propension cocardière le conduit à affirmer que la France a défini « une politique qui s'appuyait sur des principes et non sur des intérêts ». Certes, principes il y avait, mais la dette irakienne faisait quand même partie des préoccupations françaises. D'autre part, comment Boniface peut-il écrire, en oubliant Israël, que « les membres permanents n'ont pas d'alliés aussi essentiels qu'ils puissent brandir le veto pour les protéger face à une accusation de massacre de masse ou de début de génocide » ? Bouquin pétillant, parfaite netteté du propos, mais face-à-face presque caricatural.

*L'inavouable*<sup>23</sup>, aux yeux du journaliste du *Figaro*, c'est la mystification perpétrée par la France au Rwanda. Non seulement Paris savait, dit Patrick de Saint-Exupéry, mais Paris a tenu à ce que se produise l'indicible. Témoignage atroce de l'officier d'une unité d'élite : « Il venait de comprendre. Il venait d'ajouter. Et cela l'avait choqué. Il s'est tourné vers nous et nous a dit : *L'année dernière, j'ai entraîné la garde présidentielle rwandaise...* Ses yeux étaient hagards. Il était perdu. Le passé venait de télescoper le présent. Il avait formé des tueurs, les tueurs d'un génocide. C'était effrayant ». Ne lésinant pas sur la dramatisation, le journaliste rédige son livre entier à la deuxième personne, visant et accusant le ministre français des Affaires étrangères Dominique de Villepin. En témoigne le mot de la fin : « Vous saviez donc tout, Monsieur le ministre des Affaires étrangères. / Depuis le début. / Ce génocide, c'est aussi votre histoire ». Accusation qui, étrangement, s'accroche sans même en faire mention aux accusations tout aussi fracassantes lancées contre d'autres pays. Cela explique peut-être pourquoi les procès portant sur ce génocide se sont déroulés au milieu de nulle part et n'ont jamais dérangé les grands médias occidentaux.

Capable d'une écriture musclée et décapante, Pauline Gélinas établit dans *La force du nombre*<sup>24</sup> un audacieux parallèle entre l'ancienne obligation faite aux familles québécoises de procréer à l'infini et la pression exercée sur les Palestiniennes pour qu'elles consentent à coups d'enfancements les morts causées par Israël. Dans les deux

Ensuite, il écrivait le mot *démocratie*, en séparant chaque syllabe. « DÉ-MO-CRA-TIE. » Il répétait toujours : C'est un mot grec qui signifie « le pouvoir du peuple. » Il nous dessinait une grande carte avec, au nord, la Turquie, au sud, l'Irak, à l'est, l'Iran et, à l'ouest, la Syrie. Au milieu, il dessinait à la craie rouge un pays en forme de croissant, le Kurdistan. Il nous expliquait comment les Anglais et les Français avaient partagé notre pays en quatre, et, pendant sa démonstration, il agrandissait le territoire kurde, ajoutant un centimètre par-ci, un centimètre par-là. Puis il dessinait sur le Kurdistan un cœur bleu qu'il coupait en quatre. « Voilà comment le cœur des Kurdes est éclaté. » Ses mots étaient beaux et me rendaient mélancolique. Hiner Saleem, *Le fusil de mon père*, Seuil, p. 80.

J'AI MENTI. J'ai menti en disant que Gaza Strip est une île aux volets clos. Gaza n'est pas une île. Gaza n'a qu'un pan de mer arraché au visage d'une île, mais elle n'est pas une île. Gaza est une prison. La plus vaste prison à ciel ouvert du monde. Et, comme dans toutes les prisons du monde, y a pas grand monde aux heures de visite. Y a pas grand journalistes qui vont s'asseoir dans le boudoir du pénitencier pour y respirer l'air au travers des barreaux. Ce mois-ci, nous n'étions qu'une poignée d'Occidentaux à arpenter les couloirs de cette prison plus petite que l'île de Montréal. Gaza Strip s'apparente à ces prisons américaines baptisées couloirs de la mort.

Pauline Gélinas, *La force du nombre*, Lanctôt, p. 255.



Qui croire ? Personne, bien évidemment. Non, personne, peu importe d'où viennent les nouvelles. Parfois, on croit rêver et se trouver dans un jeu sauvage d'enfance, un interminable jeu de cache-cache, on encore de gendarmes et de voleurs.

Qui a caché les armes ? Qui les a achetées ? vendues ?  
« Il court, il court le furet... »  
Attention, vous allez le laisser échapper.

« Il est passé par ici. »  
« Attention, tu brûles. »  
« Tu gèles maintenant. »  
Attention ! Achtung !  
Careful !  
On a laissé échapper l'occasion, la chance, on a perdu la paix, on a perdu le gage précieux.

On envoie des inspecteurs, partout dans les déserts de sable. Comment trouver une aiguille dans une botte de foin ? Comment retrouver un grain de sable dans les dunes ?  
On ne retrouvera rien, ou si peu de choses.

À quelle heure on meurt ?  
Vous vous rappelez ce collage de textes de Réjean Ducharme ?  
Aujourd'hui, j'aurais envie de crier. « À quelle heure on tue, on guerroye, on se massacre ? ».  
« Il n'y a rien qui presse », se rassure la sagesse populaire.

Monique Bosco,  
*Eh bien ! la guerre*,  
Hurtubise HMH, p.132.

cas, la loi du nombre immole les vies. Roland, le père québécois, sombre dans la folie faute de ne pouvoir nourrir sa couvée. En Palestine, la guerre du nombre se présente comme la seule vengeance possible et aucune femme, serait-elle responsable du *planning familial* au sein d'une ONG, ne refuserait de mettre son ventre au service de la cause. Quand elle quitte la Palestine, la colère de la visiteuse est à son comble. Une fois terminées les brimades de l'aéroport, ce sera l'éruption. Les frustrations et les humiliations monteront à la surface et s'exprimeront pendant l'envolée de façon volcanique, excessive, haineuse. Les passagers israéliens en feront les frais. L'enfance de la Québécoise privée de père par la loi du nombre s'allie à l'empathie éprouvée pour les Palestiniennes pour provoquer la crise. Pauline Gélinas confesse ses excès ; elle n'en éprouve guère de culpabilité. Le livre est audacieux dans ses perspectives d'ensemble, irréfutable dans ses constats, d'autant plus coléreux que la loi du nombre, bien que porteuse d'un esclavage féminin, semble le dernier espoir. Âmes tièdes, s'abstenir.

*Eh bien ! la guerre*<sup>25</sup>, écrit Monique

Bosco. Le ton n'est pourtant pas à la désinvolture, mais à l'accablement. Les hommes, génération après génération, font la guerre comme s'ils succombaient à un vice tyrannique. Tous les prétextes leur sont bons, futiles ou dramatisés, pour tuer leurs semblables, trancher les vies comme des arbres morts, jeter sur les routes enfants et veuves. Dans sa méditation sur la guerre, Monique Bosco osera, avec autant de lucidité que de respect, débusquer la responsabilité des religions aux dogmes tranchants. Elle citera Freud : « Je constate avec regret que le fanatisme irréaliste de notre peuple est en partie responsable de l'éveil de la méfiance des Arabes ». Mais elle évoquera aussi Malraux, marqué à jamais par une phrase d'un aumônier du Vercors : « Et puis, le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes... » Le livre, par son écriture achevée et les amples mouvements de la pensée, prend la solennité d'une réflexion testamentaire, comme si Monique Bosco tenait à ce que ce texte-ci se détache de tous les autres et qu'il suscite le rejet ultime du fléau ultime. Magnifique et hiératique. **NB**

1. Dan Simmons, *Ilium*, trad. de l'anglais par Jean-Daniel Brèque, Robert Laffont, Paris, 2004, 619 p. ; 39,95 \$.

2. Solange Hamel, *Les patriotes oubliés de la Montérégie, 1837*, De la Paix, Saint-Alphonse-de-Granby, 2003, 136 p. ; 16,95 \$.

3. Louise Simard, *La promesse, La route de l'exode*, Libre Expression, Montréal, 2004, 617 p. ; 24,95 \$.

4. Rémi Tremblay, *Un revenant*, édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur, De la Huit, Sainte-Foy, 2003, 462 p. ; 27 \$.

5. Danielle et Émilien Dufresne, *Calepin d'espoir*, Septentrion, Sillery, 2003, 139 p. ; 15 \$.

6. Jean-Pierre Guéno, *Paroles du jour J*, Libro, Paris, 2004, 127 p. ; 3,95 \$.

7. Martin Doerry, « À tout de suite, les enfants », trad. de l'allemand par Bernard Krfeiss, Albin Michel, Paris, 2004, 361 p. ; 31,95 \$.

8. Jacques Dulieu, *Le silence du Rossignol*, Les éditions namuroises, Namur, 2003, 321 p.

9. John Wilson, *Au petit matin*, trad. de l'anglais par Laurent Chabin, Pierre Tisseyre, Saint-Laurent, 2004, 268 p. ; 12,95 \$.

10. Mario Righoni Stern, *Entre deux guerres*, trad. de l'italien par Claude Amboise et Sabina Zanon Dal Bo, Robert Laffont, Paris, 2003, 349 p. ; 41,95 \$.

11. Dan Franck, *Libertad !*, Grasset, Paris, 2004, 427 p. ; 39,95 \$.

12. Jean Vautrin, *Adieu la vie adieu l'amour, Quatre soldats français, t. 1*, Robert Laffont, Paris, 2004, 315 p. ; 34,95 \$.

13. Michel Lacroix, *De la beauté comme violence, L'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2004, 393 p. ; 34,95 \$.

14. Pierre Seghers, *La Résistance et ses poètes (France 1940-1945)*, Seghers, Paris, 2004, 616 p. ; 56,95 \$.

15. Julian Jackson, *La France sous l'occupation 1940-1944*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Flammarion, Paris, 2004, 853 p. ; 60 \$.

16. Anna Moï, *Riz noir*, Gallimard, Paris, 2004, 180 p. ; 27,50 \$.

17. Josée Lambert, *On les disait terroristes sous l'occupation du Liban-Sud*, Sémaphore, Montréal, 2004, 190 p. ; 35 \$.

18. Arnaud de La Grange, Thomas Goisque, Bertrand de Miollis, *Irak année zéro*, Gallimard, Paris, 2004, 160 p. ; 37,50 \$.

19. Hiner Saleem, *Le fusil de mon père*, Seuil, Paris, 2004, 175 p. ; 24,95 \$.

20. Imane Humaydane-Younes, *Ville à vif*, Verticales, Paris, 2004, 267 p. ; 34,95 \$.

21. Francine Nadon, *Nyagataré*, Lanctôt, Montréal, 2003, 194 p. ; 16,95 \$.

22. Pascal Boniface, *La France contre l'Empire*, Robert Laffont, Paris, 2003, 157 p. ; 35,95 \$.

23. Patrick de Saint-Exupéry, *L'inavouable, La France au Rwanda*, Les arènes, Paris, 2004, 293 p. ; 39,50 \$.

24. Pauline Gélinas, *La force du nombre*, Lanctôt, Montréal, 2003, 287 p. ; 19,95 \$.

25. Monique Bosco, *Eh bien ! la guerre*, Hurtubise HMH, Montréal, 2004, 195 p. ; 22,95 \$.